

Achille accueille la supplication de Priam

Iliade XXIV, 518-551

ἄ δειλ', ἦ δὴ πολλὰ κάκ' ἄνσχεο σὸν κατὰ θυμόν.
πῶς ἔτλης ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν ἐλθέμεν οἶος
ἀνδρὸς ἐς ὄφθαλμοὺς ὅς τοι πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς 520
υἱέας ἐξενάριξα; σιδήρειόν νύ τοι ἦτορ.
ἀλλ' ἄγε δὴ κατ' ἄρ' ἔζευ ἐπὶ θρόνου, ἄλγεα δ' ἔμπης
ἐν θυμῷ κατακεῖσθαι ἐάσομεν ἀχνύμενοί περ'
οὐ γάρ τις πρῆξις πέλεται κρυεροῖο γόοιο·
ὡς γὰρ ἐπεκλώσαντο θεοὶ δειλοῖσι βροτοῖσι 525
ζῶειν ἀχνυμένοις· αὐτοὶ δέ τ' ἀκηδέες εἰσί.
δοιοὶ γάρ τε πίθοι κατακείαται ἐν Διὸς οὔδει
δώρων οἷα δίδωσι κακῶν, ἕτερος δὲ ἐάων·
ᾧ μὲν κ' ἀμμίξας δῶη Ζεὺς τερπικέραυνος,
ἄλλοτε μὲν τε κακῷ ὃ γε κύρεται, ἄλλοτε δ' ἐσθλῷ· 530
ᾧ δέ κε τῶν λυγρῶν δῶη, λωβητὸν ἔθηκε,
καὶ ἐ κακῆ βούβρωστις ἐπὶ χθόνα δῖαν ἐλαύνει,
φοιτᾷ δ' οὔτε θεοῖσι τετιμένος οὔτε βροτοῖσιν.
ὡς μὲν καὶ Πηληϊ θεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα
ἐκ γενετῆς· πάντα γὰρ ἐπ' ἀνθρώπους ἐκέκαστο 535
ὄλβω τε πλούτῳ τε, ἄνασσε δὲ Μυρμιδόνεσσι,
καὶ οἱ θνητῷ ἐόντι θεὰν ποίησαν ἄκοιτιν.
ἀλλ' ἐπὶ καὶ τῷ θῆκε θεὸς κακόν, ὅττι οἱ οὔ τι
παίδων ἐν μεγάροισι γονὴ γένετο κρειόντων,
ἀλλ' ἕνα παῖδα τέκεν παναώριον· οὐδέ νυ τόν γε 540
γηράσκοντα κομίζω, ἐπεὶ μάλα τηλόθι πάτρης
ἦμαι ἐνὶ Τροίῃ, σέ τε κήδων ἠδὲ σὰ τέκνα.
καὶ σὲ γέρον τὸ πρὶν μὲν ἀκούομεν ὄλβιον εἶναι·
ὅσσον Λέσβος ἄνω Μάκαρος ἔδος ἐντὸς ἐέργει
καὶ Φρυγίη καθύπερθε καὶ Ἑλλήσποντος ἀπείρων, 545
τῶν σε γέρον πλούτῳ τε καὶ υἰάσι φασὶ κεκάσθαι.
αὐτὰρ ἐπεὶ τοι πῆμα τόδ' ἦγαγον Οὐρανίωνες
αἰεὶ τοι περὶ ἄστου μάχαι τ' ἀνδροκτασίαι τε.
ἄνσχεο, μὴ δ' ἀλίσστον ὀδύρεο σὸν κατὰ θυμόν·
οὐ γάρ τι πρήξεις ἀκαχήμενος υἱὸς ἔῆος, 550
οὐδέ μιν ἀνστήσεις, πρὶν καὶ κακὸν ἄλλο πάθησθα.

Traduction (d'après E. Lasserre, *Homère. Iliade*, Paris, Garnier, 1955)

« Ah ! malheureux, tu as, certes, souffert bien des maux en ton cœur ! comment eus-tu le courage de venir aux vaisseaux achéens, tout seul, sous les yeux de l'homme, de moi, qui t'ai tué bien des fils excellents ? Il est donc de fer, ton cœur ? Mais allons, assieds-toi sur ce trône, et nos douleurs, de toute façon, laissons-les reposer en notre âme, malgré notre affliction. Car ils ne servent de rien, les gémissements qui nous glacent. Tel est le destin filé par les dieux aux mortels misérables : vivre affligés. Eux seuls n'ont point de souci. Il y a, sur le seuil du palais de Zeus, deux jarres de tous les dons qu'il nous donne, l'une de

maux, l'autre de biens. L'homme à qui c'est un mélange que donne Zeus foudroyant, tantôt rencontre un mal, tantôt un avantage ; l'homme à qui il donne des misères, il en fait un objet d'outrage. Celui-là, une faim canine le pousse sur la terre divine ; il va çà et là, sans être honoré des dieux ni des hommes. « Ainsi, à Pélée, les dieux donnèrent des dons magnifiques, dès sa naissance ; car sur tous les hommes il l'emportait en bonheur et en richesses; il régnait sur les Myrmidons, et, quoiqu'il fût mortel, les dieux firent d'une déesse son épouse. Mais à lui aussi Zeus infligea un malheur : il ne lui naquit pas, dans son palais, une génération d'enfants robustes ; il n'a engendré qu'un fils, qui mourra prématurément ; et tandis qu'il vieillit, je ne l'assiste pas ; car, loin de ma patrie, je reste en Troade, pour ton chagrin et celui de tes enfants. « Toi aussi, vieillard, tu étais, nous dit-on, heureux autrefois ! Tout ce que limitent Lesbos, en haut, résidence de Macar, et la Phrygie aux plateaux élevés, et l'Hellespont immense, de tout cela, vieillard, par ta richesse et tes fils tu étais maître, dit-on. Mais, depuis que les dieux du ciel ont amené sur toi ce fléau, il n'y a autour de ta ville que combats et carnages. Supporte-le, au lieu de gémir sans fin en ton cœur. Car à rien ne te servira de pleurer ton brave fils; tu ne le feras pas lever; et, en attendant, tu peux souffrir un autre malheur. »

• Notes sur le texte

518 ἤ δὴ : vraiment, réellement. ἄνσχεο : indicatif aoriste sans augment.

519 : asyndète marquant l'étonnement d'Achille.

521 : ἐξενάριξα : passage à la première personne.

522 : ἄρ' attire l'attention sur l'action ("alors") ; placé ici entre le préverbe et le verbe.

ἔζευ : impératif, probablement aoriste ; ἔμπης, qui ne fait qu'annoncer περ, se place habituellement après ce dernier mot.

523 : ἐν θυμῷ : "dans notre cœur", c'est-à-dire "en silence". ἐάσομεν : subjonctif à voyelle brève. περ : "bien que".

524 : πρῆξις "profit".

525 : l'édition Oxford donne ὡς au lieu de ὥς. Cette leçon de l'édition d'Oxford introduit le premier terme d'une comparaison ; le second terme est introduit par ὥς au vers 534 ; mais le lien est rompu entre les deux propositions, parce qu'entre elles Achille développe l'allégorie des deux jarres.

526 : édition d'Oxford : ἀχθυμένοις

τε épique, intraduisible ici ; de même aux vers 527 et 530.

527 : οὔδει est issu de οὔδας et non de οὔδος.

528 : δῶρων est complément de πίθοι (et indique le contenu).

ἐάων est une forme obscure ; de εὖς "bon" ; l'esprit rude s'explique difficilement ; la terminaison est celle des génitifs pluriels de la première déclinaison.

529 : édition d'Oxford : ἀμμίξας.

Asyndète explicative. ἀμμίξας vient de ἀναμείγνυμι : "en faisant un mélange".

530 : ὃ γε : "lui" (démonstratif souligné par γε, pour insister) ; de même au vers 540.

κύρεται : toujours à l'actif sauf ici.

531 : τῶν λυγρῶν : τῶν est un démonstratif ; l'expression reprend κακῶν du vers 528 ; ce génitif partitif est complément d'objet direct de δῶη.

ἔθηκε : aoriste intemporel (τίθημι : "faire, rendre").

532 : βούβρωστις : mot à mot "qui dévore les bœufs" ; la traduction habituelle est "grande faim" (préfixe augmentatif βού-), mais selon les scholiastes, le mot désigne un taon ; selon Plutarque (dans un passage où il est question de boulimie), il existait à Smyrne une divinité à laquelle on sacrifiait un taureau. Le sens de "faim" convient bien

au passage (cf. dans l'*Odyssée* les plaintes d'Ulysse déguisé en mendiant errant, sur le "ventre odieux").

533 τετιμένος : de τίω

534 μὲν s'oppose à ἀλλά (vers 538)

535 ἐπ' ἀνθρώπους : accusatif qui marque l'extension : "sur l'étendue de ", d'où "parmi".
ἐκέκαστο < καίνυμαι

537 : ἐόντι : valeur concessive

538 ἐπὶ : "en plus" ; τῷ désigne Pélée

539 κρειόντων : valeur proleptique

542 ἦμαί : "rester assis", c'est-à-dire rester inerte, perdre son temps.

543 : Asyndète (le καὶ est ici adverbial). εἶναι : valeur d'imparfait entraînée par τὸ πρὶν.

544 : Asyndète explicative.

ἄνω : au sens propre "en haut" (*hapax* dans l'*Iliade*) ; probablement : "du côté de la mer" (cf. ἀνάγειν : gagner le large), = " au sud". Μάκαρ : colonisateur mythique de Lesbos, au nom parlant.

545 : καθύπερθε : "au-dessus", probablement "vers l'intérieur" = "à l'est". L'Hellespont marque la limite nord et ouest du royaume de Priam (le mot ne désigne peut-être pas seulement le détroit, mais aussi la mer proche de la Troade, ce qui expliquerait l'épithète).

546 τῶν : démonstratif masculin qui reprend le neutre ὅσσον "tout ce que" ; au génitif avec un verbe, κεκάσθαι, qui marque une supériorité.

549 : asyndète expressive. ἄνσχεο : cette fois à l'impératif.

550 : πρήξεις : réussir, aboutir.

ἀκαχήμενος : noter l'accentuation irrégulière traditionnelle de ce participe parfait.

ἔϊος : le terme est très obscur. Deux hypothèses : on peut faire venir de mot :

1) de εὖς, "bon, brave", mais finissant par avoir la valeur du possessif ("ton", "mon") ; ce serait au fond une évolution semblable à celle de φίλος qui s'est affaibli chez Homère au sens d'un possessif. L'esprit rude serait analogique de celui du possessif de la troisième personne ὅς. Sens : "ton fils".

2) Du possessif de la troisième personne ὅς. Il pourrait s'employer pour la seconde ou la première personnes, en ayant alors une valeur affective ; le phénomène existe en slave ; les deux mots signifieraient alors : "ton fils chéri".

L'expression est au génitif après un verbe marquant le souci.

551 : πάθησθα : seconde personne du subjonctif (forme élargie à l'aide des désinences μι, -θα, -σι.).

πρὶν καὶ κακὸν ἄλλο πάθησθα : allusion à la chute de Troie et à la mort de Priam (= tu seras mort toi-même avant d'avoir pu le ressusciter).

• Pour le commentaire

Priam a supplié Achille au nom de son père Pélée, en comparant le sort des deux vieillards : Pélée au moins a un espoir, celui de voir son fils revenir vivant de Troie ; Priam, lui, est πανάποτμος : son malheur est complet ; tous ses fils sont morts. Dans une scène inouïe, les deux ennemis se sont laissé aller à leur chagrin et Achille a, par un geste, accepté la supplication. Il va maintenant s'apitoyer sur Priam et, en corrigeant les propos du vieillard, replacer son malheur dans le cadre plus général de la condition humaine.

Nous avons là un des plus beaux passages de l'*Iliade*, un des plus émouvants. Achille, l'homme inflexible, à qui Ajax (IX, 632) et Patrocle (XVI, 33) reprochaient d'être νηλής,

"sans pitié", et qui a poursuivi sa vengeance contre Hector jusqu'à la sauvagerie, va accepter la supplication du père de son ennemi, et le consoler dans son chagrin. Il va aussi développer un tableau de la condition humaine qui pourrait dans une certaine mesure être considéré comme la conclusion morale et philosophique de l'épopée.

1. L'acceptation d'Achille

- Priam a supplié Achille. L'acceptation de la demande de Priam est ici indiquée simplement par l'invitation à s'asseoir (522), le siège proposé (θρόνου) correspondant à la dignité du suppliant : Priam est donc reçu comme un hôte (on lui offrira le repas et il dormira dans la baraque d'Achille). L'entreprise inouïe qu'il a menée seul malgré tous les obstacles a donc réussi. L'importance du geste d'Achille est marquée formellement par la *tmèse*, par la présence de la particule ἄρα entre le préverbe et le verbe, et dans la versification avec la place de ἔξεν après la coupe; l'absence d'une référence explicite au corps d'Hector sera cependant aussitôt après la cause d'un incident (Priam refusera de s'asseoir avant d'avoir reçu le corps, ce qui réveillera la colère d'Achille). Au lieu de donner une acceptation explicite, Achille se lance dans un développement qui constitue une réponse argumentée à la tirade de Priam.

- La composition de la tirade d'Achille est d'une grande clarté, et comporte des traits conformes aux habitudes de l'épopée. On note d'abord en effet qu'elle obéit aux lois de la *Ringcomposition* : les vers 518-524 et 549-551 se correspondent par leurs thèmes (le malheur de Priam, l'inutilité des plaintes) et leur vocabulaire (σὸν κατὰ θυμόν 518 et 549, πρῆξις 524 et πρήξεις 550, κάκ' 518 et κακόν 551, ἄνσχεο 518 et 549), avec comme presque toujours dans les cas de composition circulaire, une progression entre le début et la fin (la constatation des souffrances subies devient par le passage à l'impératif un appel à l'endurance ; les malheurs du passé cèdent la place à l'annonce de ceux qui sont à venir). La partie centrale (525-48) comporte d'abord une réflexion générale sur la condition humaine (525-33), puis deux paradigmes destinés à appuyer la thèse développée : celui de Pélée (534-42), et celui de Priam (543-8) entre lesquels le parallélisme est fortement marqué (chance de Pélée 534-37, puis malchance 538-42 ; chance de Priam 543-6 puis malchance 547-8). L'ensemble repose sur tout un entrelacement d'oppositions : bonheur / malheur, dieux / hommes, pères / fils, fils nombreux / fils unique, Priam / Pélée, avant / après. Il faut noter d'ailleurs sans qu'il soit nécessaire de développer ici trop longuement ce point, que la tirade d'Achille a une structure et des thèmes parallèles à celle de Priam qui l'a précédée ; dans cette dernière aussi on note la présence d'un écho entre le début et la fin ; sa partie centrale elle aussi compare les sorts de Pélée et de Priam. Homère possède en effet l'art de placer dans la bouche de ses personnages des tirades complémentaires. On notera trois différences cependant : la tirade de Priam ne comporte rien qui corresponde aux réflexions générales d'Achille ; le vieux roi, aveuglé par la douleur, ne voit dans son propre sort que malchance, alors qu'à ses yeux celui de Pélée comporte une part de bonheur (l'espoir d'un retour de son fils auprès de lui) ; enfin le facteur temps qu'introduit Achille dans sa réponse, n'est pas pris en compte par Priam.

- La réponse d'Achille a pour but de corriger, tout en les reprenant, les thèmes développés par Priam dans sa supplication. Elle est centrée elle aussi sur la relation père / fils qui domine toute cette partie du chant XXIV (aussi bien l'entretien entre Hermès et Priam que le dialogue entre Priam et Achille). Elle fait justice d'abord d'une

illusion de Priam, la chance qu'a Pélée d'avoir encore un fils vivant, Achille. Non seulement, comme le disait Priam, Pélée est en butte, en l'absence du héros, aux persécutions de ses ennemis, mais encore il ne bénéficie pas des soins dus à sa vieillesse (540-41) ; on peut noter l'amertume d'Achille qui oppose d'une manière ironique son manquement à un devoir essentiel chez les Grecs aux "soins" (κήδων 542) qu'il prodigue, évidemment pour leur malheur, à Priam et à ses enfants. De plus la lignée royale de Phthie est vouée à l'extinction — véritable drame dans le contexte de la civilisation grecque archaïque — puisque Pélée n'a qu'un fils, qu'il ne doit jamais revoir (le caractère imminent de la mort d'Achille a encore été rappelé au début du chant par Thétis). Achille est παναώριος (540) : ce long mot, un hapax, occupe tout l'espace qui sépare la coupe penthémimère de la coupe bucolique ; la tristesse du sort de Pélée, est mise en valeur aussi bien par la rudesse des sonorités (dentales du vers 538 et gutturales du vers 539), que par la présence du spondée cinquième au vers 539. En revanche, le sort que les dieux ont donné à Priam est moins funeste qu'il ne l'imagine, à partir du moment où l'on fait entrer dans la réflexion la durée : il a connu une époque heureuse, comme Pélée. Surtout il n'a pas été victime d'une destinée uniformément défavorable, comme le malheureux dont les dieux ont fait un λωβητός (531) destiné à l'errance.

- La comparaison entre le destin des deux hommes est menée dans le souci de strict parallélisme ; la structure est la même dans les deux cas, comme on l'a vu. Les reprises de termes et d'idées sont nombreuses (535 ἐκέκαστο et 546 κεκάσθαι ; 536 et 546 πλούτῳ ; 536 ὄλβω et 543 ὄλβιον ; 538 κακόν et 547 πῆμα ; 538 θεός et 547 Οὐρανίῳνες). L'émotion est provoquée par la communauté de destin que met en valeur ce parallélisme : Pélée comme Priam souffrent et tous deux à cause d'Achille, même si les causes de cette souffrance sont évidemment opposées, son absence pour l'un, sa présence pour l'autre. On note cependant que se dégage l'idée d'une supériorité de Pélée. Elle est exprimée avec un tact un peu analogue à celui que montre Anténor au chant III, lorsqu'il doit devant Hélène comparer les qualités de Ménélas et d'Ulysse ; elle n'en subsiste pas moins. L'inégalité dans le nombre de vers consacrés aux deux personnages n'en est pas le signe : si Pélée a droit à 9 vers (4 vers pour la chance, 5 vers pour la malchance), et Priam à seulement 6 (4 vers pour la chance et 2 vers pour la malchance), cette différence est sans doute due au désir d'Achille d'épargner son hôte, qui l'amène à s'interrompre avant d'entrer dans le détail des malheurs récents de Priam (notamment la mort d'Hector). Mais le sort de Pélée apparaît infiniment plus brillant : les faits qui le concernent d'abord, son affirmés, alors que ce qui est relatif à Priam est présenté comme un on-dit (543 ἀκούομεν, 546 φασί). La supériorité se réduisait à deux éléments : d'abord l'immensité de son royaume (cf. l'ampleur des vers 544-545 qui en dessinent les contours : l'emphase est rendue non seulement par le rythme ternaire des deux vers et par la longue finale καὶ Ἑλλησποντος ἀπείρων à effet mimétique, mais encore par la cohérence des sonorités en -e et en -o) ; ensuite le nombre de ses fils (50, comme Priam l'a indiqué lui-même). Le bonheur de Pélée, en revanche, dépassait celui de tous les autres hommes (535) et non pas seulement celui des habitants d'une région, si vaste soit-elle. Il était le résultat d'une actions délibérée, explicitement énoncée, des dieux (534). Et surtout Pélée a eu l'honneur inouï de devenir l'époux d'une déesse (537 : place du mot θεάν après la coupe et opposition forte avec θνητῳ). Au début du chant XXIV, Héra a rappelé le banquet des noces auquel les dieux eux-mêmes assistaient, avec parmi eux Apollon jouant de la cithare. Ce mariage lui a valu des présents merveilleux, auxquels il est fait souvent allusion dans l'*Illiade* et notamment des coursiers immortels.

Enfin, dans le malheur même, si Pélée est atteint d'un κακόν, c'est un véritable πῆμα qui s'est abattu sur Priam.

- Cette différence entre les deux hommes dont le sort est évoqué n'empêche pas la tirade d'Achille de se présenter essentiellement comme une consolation. Elle inaugure des procédés et des thèmes qui deviendront des *topoi* dans la littérature postérieure et formeront le fonds des *consolationes*. Elle mélange pitié (518 ἄ δειλ'), admonestation et compliment (les vers 519-20 qui reprennent des paroles prononcées par Hécube au début du chant, mettent en valeur le caractère héroïque de la démarche de Priam ; cf. la place de οἷος en fin de vers). Elle replace les malheurs de l'individu auquel elle s'adresse dans le cadre général du sort commun à toute l'humanité (vers 8-9), lui remémore les moments de bonheur qu'il a connus (545-546), plus chanceux en cela que d'autres (531-33), énonce l'idée du caractère inutile des pleurs (524, 550), fait appel à ses qualités d'endurance (549). Le thème de la nécessaire endurance se retrouve ailleurs dans l'*Iliade*, par exemple — d'une manière piquante dans la bouche d'une déesse — quand, en V, 382sq, Dioné console Aphrodite blessée par Diomède, et surtout dans l'*Odyssée* où l'héroïsme finit par se confondre presque avec la capacité de résistance aux épreuves. Il deviendra plus tard d'une grande banalité, notamment dans la littérature latine.

- Dans le passage, Achille a conservé les traits de caractère que lui a donnés le poète dans le reste de l'œuvre. D'abord la lucidité, qu'il est le seul des personnages humains de l'*Iliade* à posséder vraiment : il n' a pas d'illusions sur le sort de l'humanité qu'il regarde en face. Il regarde aussi en face sa propre mort (540) qu'il sait proche, puisqu'elle doit suivre de peu celle d'Hector, comme le lui a annoncé Thétis au chant XVIII. Il a gardé pour s'adresser à Priam une certaine rudesse (520-21, cf. ἐξενάριξα, 549-51 alors que Priam avait dit par délicatesse en 498 θοῦρος Ἄρης) qu'on avait déjà notée chez lui, en particulier dans sa réponse aux ambassadeurs. Cette rudesse est roborative. Le trait dominant dans le passage est l'immense compassion qu'il manifeste au vieillard (cf. par exemple le début de sa tirade : ἄ δειλ' remplace la litanie habituelle des titres et épithètes ; noter aussi que dans la grande phrase des vers 519-21 la plupart des mots sont pourvus d'une initiale vocalique, ce qui produit l'effet d'une plainte ; cf. aussi les adresses γέρον, emphatiquement placées avant la trihémimère en 543 et 546, lors de l'évocation du bonheur passé de Priam). Cette pitié pour l'ennemi tombé dans le malheur, cette unité dans la souffrance sont une grande originalité de l'*Iliade*, si on la compare avec d'autres œuvres épiques, par exemple avec les épopées grecques de l'époque post-classique ou avec les chansons de geste françaises. C'est par elles que l'*Iliade* atteint un degré suprême d'humanité. En revanche, le thème de la gloire (κλέος) est complètement absent alors qu'Achille le développait quand il annonçait à sa mère sa décision de retourner au combat : maintenant que sa vengeance est consommée et que sa mort est proche, Achille manifeste, par rapport à lui-même et à son destin, un certain détachement, teinté de l'ironie amère (542 κήδων) déjà notée, et presque de l'agacement (542 ἦμαί). Mais son implication personnelle dans son discours reste discrète : pas d'allusion à la perte de Patrocle ; la mort prématurée d'Achille est envisagée du point de vue de Pélée, non de lui-même, et la communauté de condition qu'il partage avec les deux hommes et avec l'humanité entière ne se manifeste que par l'emploi d'une première personne du pluriel (523 ἐάσομεν).

- Cette scène, à coloration fortement émotionnelle, a pour fonction de clore l'intrigue de l'*Iliade* : l'acceptation de la supplication du père malheureux qu'est Priam met un terme

à l'action qu'avait enclenchée tout au début du poème le refus d'Agamemnon de répondre favorablement à la supplication d'un autre père malheureux, Chrysès. Que de morts et de souffrances entre ces deux scènes parallèles et opposées ! Mais son rôle ne se borne pas là. Par un effet d'élargissement, elle constitue une réflexion générale sur la condition humaine dont on peut se demander si elle n'est pas comme la conclusion morale de l'*Iliade*.

2. Une conception pessimiste de la condition humaine

- Achille rappelle à Priam l'immense abîme qui sépare les hommes et les dieux. Le sort des dieux n'est pas influencé par l'homme ; il n'est même pas question ici des prières et offrandes qui ailleurs sont dites réjouir le cœur des Immortels. En revanche, les dieux ont tous pouvoirs pour donner à l'homme bonheur et malheur (il n'est pas fait mention du destin, force mystérieuse à laquelle Zeus lui-même semble ailleurs obligé de se soumettre). L'opposition est marquée à plusieurs reprises dans le texte par la proximité de deux termes : vers 525 (θεοὶ δειλοῖσι βροτοῖσι), 534 (Πηληϊῆ θεοὶ), 538 (τῷ ... θεός), 547 (τοὶ ... Οὐρανίωνες). Devant les dieux, l'homme n'est que passivité (le cas grammatical employé pour lui est le datif), tandis que l'initiative vient des dieux (au nominatif). Le lot qu'il reçoit lui est attribué d'un coup, à sa naissance (c'est le sens de δίδωσι en 528, ἐκ γενετῆς en 535, *hapax* dans l'*Iliade*, abstrait un peu solennel. Ces dieux ne sont pas toujours désignés de la même manière, ce qui peut être le signe d'une incapacité de l'homme à reconnaître de manière sûre l'origine de ce qui l'atteint, en bien comme en mal ; ce peut être une collectivité (525 et 534), un singulier vague (538 = la divinité) ; on a en 547 une désignation à peine plus précise (qui parmi les dieux ne descend pas d'Ouranos ?) ; les vers 527 à 533, en revanche, attribuent formellement le rôle capital à Zeus. Leurs décisions sont mystérieuses et semblent dépendre uniquement de leur bon plaisir (cf. le parallélisme des deux δῶη des vers 529 et 531, à la même place après la coupe) ; à défaut d'explication, Achille doit se référer à des images (les jarres, le fil de la vie en 525). En tout cas, ces choix ne semblent pas dépendre du mérite : aucune faute de Priam n'est alléguée comme cause de ses malheurs, aucune vertu particulière n'a valu à Pélée son bonheur.

L'opposition de puissance entre dieux et hommes se double d'une autre opposition relative à leur bonheur respectif. Les dieux sont ἀκηδέες (526) ; Achille n'en dit d'ailleurs pas plus et d'ailleurs le sujet lui importe peu, mais à de nombreuses reprises le poète nous peint un monde divin où le plaisir est la règle et où les chagrins, quand ils naissent, se dissipent rapidement (cf. par exemple la fin du chant I où une dispute dans l'Olympe se clôt par un joyeux banquet). Les hommes en revanche vivent dans le chagrin (526) : le mot ἀχθυμένοι qui s'appliquait à Achille et Priam au vers 523 est repris en 526 dans une formulation générale et aura son équivalent en 550 dans ἀκαχήμενος ; l'épithète des mortels est δειλοῖσι (525). Le malheur est donc consubstantiel à la nature humaine ; deux cas en effet sont possibles (vers 527-33 et exemples de Pélée et Priam) : le malheur peut être partiel, ou bien complet ; mais en aucun cas le bonheur ne peut être sans mélange. La tristesse qui se dégage de cette vision de la condition humaine s'exprime par le rythme particulièrement lent de la versification : quatre vers placés à la suite présentent un spondée initial (526-29), le vers 529 comporte quatre spondées ; des effets analogues se retrouvent dans le passage concernant Pélée. Cette conception pessimiste est exprimée dans d'autres passages de l'*Iliade*, par exemple en XVII 443sq où Zeus regrette d'avoir donné à Pélée des chevaux immortels et déclare : "rien n'est plus misérable que l'homme".

La seule attitude possible pour l'homme devant la cruauté de la situation est énoncée d'un mot par Achille : il faut *endurer*. D'une manière très forte, le même vocable est employé à l'indicatif pour résumer le sort qu'a connu Priam et à l'impératif pour indiquer la conduite qui doit être la sienne (518 et 549 ἄνσχεο). Achille rejoint ici ce qu'a dit Apollon au vers 49 : "les Parques ont fait aux hommes un cœur patient". Cette morale fait de l'endurance une vertu cardinale et n'est pas loin de donner naissance à une nouvelle forme d'héroïsme : elle sera illustrée dans l'*Odyssée* par Ulysse πολύτλας qui dans les moments les plus durs adresse à son cœur cette exhortation : "Patience, mon cœur!" (τέτλαθι δὴ, κραδίη).

- L'image que se fait Achille ou plutôt le poète du bonheur et du malheur humains est fondamentalement matérielle et sociale, et reflète les valeurs de la société aristocratique de l'époque. Le bonheur consiste à se distinguer des autres (535 ἐκέκαστο, 546 κεκάσθαι), à être riche (cf. 536 et 546 πλούτω, 536 ὄλβω, 543 ὄλβιον ; le mot ὄλβος selon Chantraine a pour sens "bonheur matériel, prospérité envoyée par les dieux") ; la royauté (536 ἄνασσε), l'étendue d'un royaume (cf. 544-545) font partie des bénédictions envoyées par les dieux, ainsi que l'existence d'une descendance nombreuse (546 υἰάσι) destinée à régner (539 κρειόντων). Le malheur, en revanche, consiste à ne pas obtenir de la société la reconnaissance qui convient (531 λωβητὸν, 533 οὔτε θεοῖσι τετιμένος), à être en butte à la faim, à errer (l'exil est un malheur terrible dans la société grecque ; cf. la figure du mendiant dans l'*Odyssée*), à ne pas avoir de fils ou en avoir un seul (540), à être dans une position militaire défensive (548 περὶ ἄστυ). Ne sont pas mentionnés en revanche les dons intellectuels, la valeur morale, l'accord des cœurs (dans une certaine mesure, l'*Odyssée* met davantage ces aspects en valeur).

- Les idées exprimées sont présentées d'une manière très originale par rapport au reste de l'*Illiade*, sous forme d'une sorte d'allégorie, suivie de deux paradigmes. Le poète met en scène Zeus dans le rôle d'un magasinier qui distribue des produits qu'il tire, selon les besoins, de ces immenses jarres d'époque mycénienne ou géométrique que les archéologues ont retrouvées en assez grand nombre, et qui contenaient de l'huile, du vin ou des céréales ; elles étaient enfoncées (cf. 527 κατακείαται) dans le sol des celliers. Cette image semble d'origine populaire : on la retrouve chez Hésiode, avec le fameux πίθος (*Travaux*, 90-105) que Pandora a l'imprudence d'ouvrir, laissant ainsi s'échapper les maux qu'il contient. Les autres personnages mis en scène sont anonymes (529 ᾧ μὲν, 530 ὃ γέ, 531 ᾧ δέ, 532 καὶ ἐ), alors que le poète met son point d'honneur à donner un nom au moindre guerrier abattu sur le champ de bataille. En tout cas, les allégories sont rares dans l'*Illiade*. La plus fameuse est celle des Λιταί et d'Ἄτη ("Supplications et Aveuglement"), développée par Phénix devant Achille lors de l'ambassade. Le caractère exceptionnel de cette forme d'expression se marque dans le vocabulaire utilisé : de nombreux hapax dans l'*Illiade* s'accumulent dans ce bref passage (πίθοι, κύρεται, λωβητὸν, βούβρωστις). Le caractère gnomique est renforcé par l'utilisation à trois reprises du τεδε généralisation, et de l'aoriste intemporel ἔθηκε (531). Cette distance prise par rapport au style épique habituel ne doit pas amener à conclure, comme l'ont fait certains au caractère non authentique de ces vers (ni à une influence d'Hésiode qu'on placerait alors avant Homère). Peut-être y a-t-il l'influence d'un sanctuaire, comme l'a indiqué Pausanias, qui prétend qu'Homère dans ce passage a puisé à Delphes son inspiration. On peut penser en tout état de cause que le poète a voulu que la leçon finale tranche par son style sur le reste de l'œuvre, et qu'il s'est soucié aussi de montrer qu'Achille reprend à la fin du poème, le style parénétiq ue et gnomique de son maître

Phénix. La présence des deux paradigmes qui suivent en revanche n'a rien d'exceptionnel ; elle correspond aux habitudes épiques (cf. par exemple Achille lui-même, au chant XVIII justifiant sa décision par l'*exemplum* d'Héraclès). Ce qui est plus étonnant, c'est le recours à un paradigme non pas mythologique, mais contemporain des personnages (un peu plus loin, en revanche, pour inciter Priam à prendre son repas, Achille invoquera un exemple mythologique, celui de Niobé). Ce choix est dû à la volonté d'Achille de reprendre les exemples de Priam et de mettre comme lui l'accent sur la relation père / fils d'une manière particulièrement pathétique.

Le tableau de la condition humaine offert par ce passage peut paraître scandaleux. Il a de fait scandalisé Platon, qui reproche à Homère, au livre II de la *République*, d'avoir présenté une telle image des dieux. On peut se demander si le poète de l'*Odyssee* n'a pas voulu y opposer sa propre conception, moins pessimiste dès le début de son œuvre, lorsqu'il fait dire à Zeus que les humains sont responsables de leurs propres malheurs, et qu'il lui fait citer l'exemple d'Egisthe, qui ayant commis son crime alors que les dieux l'avaient mis en garde a été justement puni. La place dans le poème de cette représentation du malheur de l'humanité, le fait qu'elle soit présentée par un Achille suffisamment détaché de tout pour pouvoir porter un jugement objectif, pourraient faire penser qu'il s'agit là d'une leçon donnée par le poète lui-même. Il est cependant nécessaire de nuancer cette idée de deux manières. AU moment même où Achille tient ces propos sur l'indifférence des dieux pour le mérite, Zeus vient de déclarer que les mérites d'Hector doivent lui valoir les honneurs de la sépulture et c'est Hermès lui-même qui a accompagné Priam dans la baraque d'Achille. Et cette allégorie des jarres est présentée par un personnage, comme celle des *Supplications* : pas plus que dans le premier cas, le poète ne la reprend explicitement à son compte. Il laisse à son lecteur la liberté de juger.

Conclusion

Ce beau passage particulièrement émouvant met en scène, selon le mot de C. Whitman, la "restauration de l'humanité" qui clôt l'intrigue de l'*Illiade*. Achille triomphe de sa violence et de sa colère, offrant ainsi une leçon d'humanisme et de maîtrise de soi qui donne sa véritable signification à la peinture de son caractère. Le texte présente aussi une image de la condition humaine dont la tristesse majestueuse convient magnifiquement à ce premier exemple de tragédie qu'est en définitive l'*Illiade*.

Table iliaque de Varsovie





ΕΙΡΗΝΗ ΕΙΣΑΓΩΓΗ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ
ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ

ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΤΡΙΔΑ

La table iliaque capitoline



Ω [Chant XXIV] (1) vers 471 Ἀχιλλεύς, Πρίαμος, Ἑρμῆς. La tente d'Achille est indiquée par un rideau pendant des piliers. Priam est agenouillé aux pieds d'Achille. Phoenix assiste à la scène, alors que chez Homère il reste dehors. (2) Ἐκτωρ καὶ λύτρα Ἐκτωρός. Le cadavre d'Hector est placé sur le chariot, tandis que la rançon est portée dans la tente.

Œuvre romaine (v. 180–200 de notre ère), bas-relief sur un sarcophage, marbre.
Musée du Louvre (Ma 353 (MR 793))

